

IVANOV

Par un dimanche pluvieux de février, on a dédaigné le chaud confort de son canapé pour aller s'ennuyer à l'Odéon. Car oui, disons-le, *a priori*, c'était un peu la purge. Encore un Tchekhov, encore plus de trois heures, encore Luc Bondy, encore, encore...

COMTE-RENDU D'EMMANUEL REHBINDER



Micha Lescot et Marina Hands, photo de répétition © Thierry Depagne



Micha Lescot, Ariel Garcia Valdès et Marcel Bozonnet, photo de répétition © Thierry Depagne

Il y a toujours un risque, surtout le dimanche, à aller voir Tchekhov, dramaturge de la monotonie, du désœuvrement et de l'ennui. En l'espèce, *Ivanov* est peut-être son chef-d'œuvre. Dans *Ivanov*, tout le monde s'ennuie. « À se taper la tête contre les murs », comme le répète souvent le texte.

Donc bon. Voilà, on n'avait pas forcément envie d'y aller.

Mais à l'Odéon, à peine arrivé, on oublie déjà qu'on pourrait être tranquillement vautré dans son canapé à regarder tomber la pluie (et éventuellement aussi le handball à la télé) tant la splendeur du lieu vous attrape à tous les coups. Oui, il en a de la gueule, ce théâtre. C'est bien de le voir apparaître au coin de la rue, majestueux et blanc, d'entrer, de déambuler dans les galeries, regarder les statues, sentir l'odeur de la moquette et des boiseries ; d'entrer dans la salle, de trouver son siège, de s'installer. Et puis observer la foule (et se dire au passage que le théâtre, ça marche quand même pas si mal dans notre doux pays : la salle est quasi-comble).

Mais en l'occurrence, on est vite distrait de ces petits plaisirs liminaires par ce grand bonhomme fumant sa cigarette, le dos tourné au public, face à cet immense rideau de fer. Bon. On est au théâtre, il doit donc y avoir quelque chose là-dessous. Et c'est vrai que l'impression est étrange, il a l'air un peu perdu, ce type.

C'est *Ivanov*, on le comprend bien vite quand une chaude voix féminine nous demande d'éteindre nos téléphones portables, que le noir se fait peu à peu tandis que dans un grand bruit se lève enfin l'imposant mur de métal. Ah oui, on est bien venu voir du Tchekhov, ça ne fait déjà plus aucun doute : grand plateau, grand décor, costumes d'époques, premiers dialogues anodins...

Côté visuel, rien de bien nouveau sous les projecteurs. Ces

décors sont toujours un peu les mêmes, on semble se faire une idée d'un intérieur russe au 19^e siècle et on s'y tient de mise en scène en mise en scène. Idem pour les costumes, pas franchement ratés mais ô combien déjà vus.

Et puis comme toujours, commencent à affleurer les souffrances sous cette couche d'ennui. *Ivanov* est triste, il « a le cafard », n'aime plus sa femme (qui en est follement amoureuse, bien sûr), au point qu'il ne peut plus rester chez lui le soir. Ce n'est même pas qu'il ne veut pas ; c'est qu'il ne peut pas. Cette femme l'aime trop, elle est surtout trop mourante. Il étouffe littéralement. Il ne peut plus aimer ni vivre. Il ne sait plus qui il est, ne se reconnaît plus. Il est fatigué de tout et surtout d'être lui. Saisissante figure de ce que nous appellerions aujourd'hui le « burn-out ».

Arrivent alors d'autres souffrances qui vont, dans le bazar joyeusement désespéré habituel à l'auteur, se chercher, se télescoper, s'aimer, se haïr ou s'ignorer. Chacun vit son propre drame, chacun cherche à combler le vide de son existence.

Si la mise en scène de Luc Bondy est très classique, elle parvient à nous surprendre surtout par le jeu des acteurs. La salle, très sonorisée, leur offre une grande amplitude verbale : ils peuvent aussi bien crier que chuchoter. Voilà qui confère une grande sensibilité, une grande nuance à ce texte qui parvient à merveille aux oreilles même lorsque, comme nous, on est placé loin de la scène. On est dans la parole immédiate, ici et maintenant.

Micha Lescot, acteur désarticulé, traîne avec classe sa longue carcasse sur le plateau. Il ne surjoue rien, laissant simplement avec une délicieuse lenteur les mots lui échapper de la bouche. Il semble être une incarnation de la fatigue. Il est brillant. Marina

“ Au moment de quitter enfin le théâtre où on aura passé près de quatre heures, on se dit que finalement, Tchekhov, c'est comme la vodka : c'est un peu amer, mais ça réchauffe.

Hands est une Anna Petrovna simple et touchante.

Signalons aussi la prestation de Marcel Bozonnet, vieillard à l'improbable moustache et aux faux airs de Jean Rochefort, complètement désabusé et alcoolique. Il émeut autant qu'il amuse tout au long du spectacle. Outre ces très remarquables partitions, tous sont excellents. Ils parviennent, sans en enlever la dimension tragique, à faire ressortir l'humour grinçant du texte. On souffre, mais on rit aussi souvent, et de bon cœur. Seul Ariel Garcia Valdès dans le rôle de Chabelski force un peu trop le trait.

La première partie de la pièce, annoncée comme la plus longue, est finalement bien vite passée. Voici l'entracte. On a fait le plus dur, plus que cinquante minutes de spectacle. On se paye une nouvelle virée dans les allées du théâtre, cherchant à glaner çà et là les impressions des spectateurs. On a repéré un siège vide à la corbeille, on l'essaye. Non, trop excentré. On sera mieux là-haut, à notre place.

On remonte donc, et la deuxième partie commence. Nous nous abstenons bien-sûr de dévoiler le dénouement, censé surprendre le spectateur. Son traitement d'ailleurs, nous semble un peu raté : pourquoi le laisser aussi facilement deviner ?

Voilà. Longs applaudissements d'une salle visiblement conquise. On s'y joint volontiers. Au moment de quitter enfin le théâtre où on aura passé près de quatre heures, on se dit que finalement, Tchekhov, c'est comme la vodka : c'est un peu amer, mais ça réchauffe. ■

***Ivanov* d'Anton Tchekhov, mise en scène Luc Bondy.**
Théâtre National de l'Odéon
Du 7 avril au 3 mai 2015